

SA M'AIM

Comment le théâtre s'enrichit-il du handicap de comédiens transcendé en modalité interprétative ?

« Zonm' i command pas fem' » par la compagnie « Pipangaïe », thème traditionnel, dans une mise en scène d'Olivier Martin.

Sur scène, peu de décor, juste l'essentiel pour suggérer la petite case créole à l'aide d'un paravent de paille tressée et une niche qui abrite un chien en peluche sous la tête duquel on aperçoit une canette de bière. Au-dessus de cette niche, un écriteau en carton ; on peut y lire « A moin c Kiki, chien Titoun. Attention méchan ».

Titoun est bon buveur et prétend aimer davantage son fameux Kiki que sa femme Titine. Laquelle arrive en pleurant sa fatigue avec son balai, elle ne cesse de nettoyer. Elle a pour voisine Fifine qui a eu le bras cassé par un mari trop violent. Et puis il y a Antoinette au tempérament de feu et Juliette qui est toute en séduction et se définit comme une femme libre. Les quatre femmes sont amies et elles vont se liguer pour changer le quotidien de Titine. Car cela fait cinq ans que cette dernière est exploitée par son ivrogne d'époux qui la délaisse et la malmène, n'hésitant pas à lui donner un coup de pied lorsqu'elle s'endort de fatigue.

Titoun n'est qu'un « gratteu d'fesses », un paresseux qui cherche dans la salle quelque « dalon » de beuverie. Et pour lui, « Femm command pas le Zomm »

Les femmes se lamentent et se consolent comme elles le peuvent. L'une d'elles lit alors un poème. On n'est plus face au personnage, mais face à la comédienne, ou plutôt face à la femme qui écrit des textes et qui lit : « Le regard des autres, ça me dérange. On est humain. Dans ma tête tout est mort. Cette douleur ne partira donc jamais. »

L'histoire simple et traditionnelle du mauvais mari puni prend alors un autre sens, et une gravité insoupçonnée : elle a été écrite par des comédiens handicapés qui la jouent avec une part importante d'improvisation. Antoinette

se déplace en fauteuil roulant et toutes les comédiennes ont un problème moteur important qui touche leur gestuelle et, pour deux d'entre elles, leur articulation.

Si l'on revient à l'argument de la pièce, les femmes vont s'allier avec madame Irma, l'adepte de la sorcellerie qui leur fait déposer au fond d'un chaudron magique tous les soucis et problèmes qui les accablent pour qu'enfin, elles s'allègent de tout ce qui leur fait obstacle. L'étrange et habile femme prend alors la place de Titine, elle envoûte Titoun qui, ensorcelé, se met à balayer, balayer et balayer encore jusqu'à épuisement.

Titoun est devenu un autre homme : il tient la maison pendant que sa femme fait les magasins et quand elle revient, elle est vêtue avec élégance ; elle reconquiert son époux qui lui a préparé un repas de fête avec champagne. Il lui exprime son amour au clair de lune et lui déclare « Titine, ou lé mon soley ».

Des applaudissements nourris récompensent les comédiens. La salle est heureuse et se lève pour une standing ovation méritée. Tout le monde ressent une émotion admirative devant la performance de ceux dont on finit par oublier le handicap pour ne retenir que leur bonheur d'être en scène, leur précision et leur justesse. Eux-mêmes ont un sens de l'humour qui leur fait dépasser leurs difficultés, ils utilisent leur différence comme un élément de jeu. Ils sont étonnants de naturel, très à l'aise dans leur corps, authentiques. La salle enthousiaste est entrée dans la représentation et le théâtre est ici un jeu interactif. C'est la preuve que l'altérité n'est pas une barrière, on peut passer outre et agir ensemble dans l'esprit d'une réussite réelle. Bravo à toute la compagnie « Pipangaïe » et une mention spéciale à Alice qui, dans le double rôle d'Antoinette et d'Irma, dans la lecture de ses propres poèmes, manifeste un tempérament de comédienne tout à fait remarquable !

J.

SA M'AIM

Sommes-nous nativement des monstres ou est-ce la somme des lois sociales qui nous fait devenir des barbares en puissance ?

La compagnie « Et si tu croises » présente « Si ce n'est toi » du dramaturge anglais Edward Bond, selon une mise en scène de Cynthia Zanet ; une pièce dont le titre est à la fois une interrogation sur l'existence de l'être et une négation de son importance individuelle.

Tout dans le décor est verticalité : une table et deux chaises aux formes épurées, d'un blanc immaculé, renvoient à l'asepsie et à la dépersonnalisation. Rien de décoratif, tout est fonctionnel, jusqu'à l'attribution de chaque objet et sa place exacte, méthodiquement calculée. Un rectangle de brillance argentée, qui fait office de tapis de sol, ne répond à aucune recherche esthétique mais sert à refléter ce qui se passe au-dessus, comme un miroir imparfait qui offre une vision difforme et en contre-plongée de ce qui se vit chez ceux qui habitent ce lieu.

En fond de scène, se dresse un mur de parpaings : est-il une fermeture de l'espace, comme un bouclier contre l'extérieur et alors, ce fragment d'habitat ressemble à un bunker de survie ? Est-il l'image de la reconstruction selon un Ordre nouveau et alors, il est à l'image d'un immense chantier qui ne semble pas pouvoir trouver sa finalisation ? Est-il seulement la représentation de cet Ordre ancien dont on s'applique à détruire tout ce qui en est le vestige, vision de décombres, de gravats à peine dressés, pressentiment d'un écroulement de tout, dans un panorama, invisible mais omniprésent dehors, d'une apocalypse ?

Car la pièce se construit selon un renfermement, une claustration.

Lui, James, est patrouilleur, fier d'être promu à l'avant du camion qui traque les rescapés du temps d'avant, une vieille dame qui transporte un tableau dans les ruines, et qui, rattrapée, est frappée, réduite à son sang, sa morve, l'urine qu'elle excrète. James raconte comment il terrorise les

dissidents, ceux qui auraient conservé des bribes de leur passé, des images de nature, de mer, de montagne : il est un bon milicien, sans état d'âme, soumis à l'autorité et aux ordres, comme les expérimentations de Stanley Milgram ont pu le démontrer, abolition de la volonté et obéissance mécanique.

Elle, Sara, l'écoute ou fait comme si, obsédée par les coups frappés à l'extérieur. Chacun est verrouillé dans son monde intérieur, leur couple se construit sur la routine et le conformisme, ou plutôt la conformité au règlement ; car la peur les taraude : être surpris à contrevenir aux règles établies.

Ils forment un duo d'exaspération, prêt à s'entredéchirer pour un robinet mal fermé ou une chaise déplacée ; on ne voit d'eux qu'une mécanique de comportements, des haines stéréotypées commuées en habitude subie.

Un inconnu vient bouleverser cet emboîtement de refermements, un homme qui semble venu du temps passé et qui se prétend le frère de Sara, mais qu'il appelle Sally. Il est le grain de sable qui fait dérailler la machinerie orchestrée du quotidien, il est la déviance. Il est un étranger dont le couple se méfie, puis un intrus qu'on ligote sur une chaise ; enfin il devient un danger intérieur qu'il faut éliminer. Il est celui qui, par sa seule présence, est le révélateur de la vacuité de l'existence, pire, de l'inexistence de James et de Sara, de leur non-vie, de leur non-être.

L'invité, refusé, inadéquat, dont James et Sara se défient, se met à se raconter : il vient de l'autre bout du pays, il n'y a ni eau, ni électricité, il n'a même pas de permis de circuler. Et surtout la désolation règne en maître et ce sont des vagues de suicides, des individus interchangeables qui plongent dans le vide, une vision d'enfer vécu. Des hommes brandissent des poignards et s'acharnent à se mutiler, à se tuer, à échapper à cet univers qu'on leur fabrique, sans passé, temps aboli et souvenirs détruits.

L'influence de George Orwell dans « 1984 » est patente, mais aussi, celle de Ray Bradbury dans « Fahrenheit 451 ». Nous sommes dans une science-fiction proche, 2077, et la pièce devient une acerbe critique de la mondialisation, de l'uniformisation et de la standardisation du consumérisme inculqué aux cerveaux, comme une dépersonnalisation.

Mais des détails échappent au contrôle sans merci de ce régime totalitaire à pensée unique qui formate les citoyens en chasseurs d'hommes, en esclaves consentants. Dans le mur, une pendule indique un temps fou, un recul des heures vers le moment zéro, celui où Sara, après avoir revu une photographie que lui tend son « frère », après être apparue dans le rêve de cet homme et l'avoir partagé dans une communication mortifère, après avoir fui quatre jours pour retrouver la vieille au tableau, à peine revenue, investit les lieux d'un désordre nouveau et décide de mettre fin à ses jours. On est donc hors du temps et c'est l'action de rébellion absolue qui redonne du sens à cette tragédie absurde : Sara meurt, elle se détache de l'omniprésence du « Big Brother » fasciste dont la machination politique les broie.

Le contexte de la pièce génère une angoisse lourde mais l'auteur a le génie d'insérer dans cette décomposition de la pensée personnelle, un langage si empreint d'automatisme qu'il en devient terriblement comique. L'humour, qui n'est pas sans rappeler l'univers d'un Beckett, les échanges qui renvoient aux dialogues de clowns, apportent une légèreté de surface qui fait sourire. La situation de l'intrusion décalée dans un quotidien totalement prévisible génère même des gags qui allègent et renouvellent la tonalité d'ensemble : nous sommes face à des êtres corrompus par leur asservissement à la Loi et qui se montrent d'autant plus acharnés à détruire et à se détruire qu'ils sont inconscients de toute morale ; ils démontrent une sorte de cruauté naïve, presque innocente, car ils n'ont plus aucun repère, à part redouter tout manquement à l'Ordre qui domine le monde en re-création.

C'est donc une pièce très intéressante dont le choix est audacieux et qui invite à une réflexion sur l'Homme.

La compagnie « Et si tu croises » prend le texte à bras le corps selon une mise en scène très précise, efficace et qui pousse les comédiens à s'engager totalement. Valérie Daran, Philippe Loutellier et Jérôme Vallot servent le texte avec élan et conviction ; ils nous embarquent dans cette dérive déshumanisée, la représentation nous convainc et nous amène en crescendo vers l'invivable, l'horreur d'avoir à constater ce que nous pouvons devenir.

C'est vraiment un très bon et beau moment de théâtre sur un registre rarement abordé. Le texte inspire ceux qui l'interprètent et la mise en scène les porte à une osmose rythmée et nuancée.

A voir absolument. Le niveau est d'une grande qualité, et il est bon que le théâtre déstabilise le spectateur : ainsi l'amène-t-il à réfléchir et à se repenser.

J.

SA M'AIM

Quand le théâtre se fait conte et combine des récits classiques pour un voyage scénique dans le temps et les mots.

Arlette Bloch, de la compagnie « Tizans et Korrigans », se lance dans l'aventure de l'écriture et de la mise en scène pour nous amener à « Monsieur Alphonse », autrement dit nous faire parcourir les sites de Provence chers à Daudet dans ses fameuses « Lettres de mon Moulin ».

Une chaise en fond de scène, et rien d'autre : le choix est au dépouillement absolu, un non-décor, qui doit donner aux mots leur force imaginative. La conteuse, Arlette Bloch, est vêtue de noir, nu-pieds, toute en sobriété, place à la parole chargée de faire revivre l'auteur qui a raconté sa Provence avec des personnages hauts en couleur et une poésie attendrie !

Partie de notre île, la conteuse, qui devient son propre personnage, pénètre dans un mystérieux moulin provençal où se matérialise la voix puis la personne même de Daudet. Et le premier récit se met en place, raconté comme par acte d'hospitalité par l'écrivain lui-même, il s'agit du « Secret de Maître Cornille ».

On frappe à la porte, un certain Garrigue se présente qui emmène notre voyageuse vers le lieu où un presque homonyme, Garrigou, avatar du Diable, tenta par l'évocation d'un banquet de Noël trop appétissant le prêtre chargé d'enchaîner les trois offices de Noël, et ainsi entre-t-on dans les hallucinations gourmandes qui font le sujet des « Trois Messes basses ».

Un dernier détour vers une auberge délabrée dont la propriétaire conte les malheurs qui ont rempli sa vie et voici Arlette de retour à La Réunion. Oui, comme elle le dit, « les histoires sont des choses merveilleuses ».

Nous avons donc été plongés dans le petit monde bon enfant de Daudet, à la fois drolatique et poétique, ou encore empreint de morale et de mélancolie tendre, un univers charmant qui invite à la rêverie dans la douceur des mots.

On aurait souhaité une écriture plus resserrée pour établir les liens entre les différents récits inspirés de l'auteur, et surtout un rapport d'intimité plus grand avec le public. Le conte nécessite un auditoire proche, il faut toucher, établir une proximité animée. Une scène de théâtre est bien vaste pour que se produise le rapprochement souhaité.

Ce fut un moment sympathique mais il faudrait revisiter la mise en scène pour que ce qui relève de la veillée intimiste devienne véritablement un spectacle.

J.